Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 6

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 6 — Samedi 11 février 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Le montant de l'abonnement sera pris en remboursement le 15 février prochain.

PE L'ÈCOULA

LE mousse vegnant de fére la saillâta et châotâvant avau lè z'ègrâ po coudhî arrevâ lè premî su la pllièce. Et pu hardi : « Doûtâ-tè de dèvant ! — Tsouye-tè, vu passâ ! — Porquie m'eimbardze-to dinse ? — I'é atant de drâi que tè ! — Te vâ tè fére fotre la bourlâïe ! — » et pu dinse tot avau, avoué dâi ludâïe, dâi sicliâïe,, dâi bramâïe, dâi lutsèhye à vo z'assordolhî, à vo baillî lo veret *(verrige)* et lè refreson. Clliâo boute, tot parâi.

Et pu, su la pllièce, on châote, on cor, on piatte, on dzevate, on sè tsampe, on sè trevougne, on sè tsecagne po rire. On derâi onna fremelhîre quand on l'a égrevatâïe avoué onna beselhie. Dâi mouî de budzon, dâi quartèron d'avelhie et de vouîpe, dâi tyéce à gravier de ratte, tot cein latsî ein on iâdzo sarâi pas pî. Dein clli tredon, on fâ ti lè dju qu'on cougnâi, du la coratta, lè gnû, à qui ? ami ! à châota-muton et lè z'autro.

Vaitcé qu'à 'n'on câro lâi a tot onna beinda que dèvesant ti ein on iâdzo ein trevougneint on tsat que l'a voliu vère que l'ètâi que tot clli trafi que l'ouyâi et que s'è laissî preindre. Lo régent l'arreve et lâo fâ dinse :

— Mâ que dâo diastre féde-vo avoué cllia tsatta et voutrè brâmo ? Cllia poûra bîte l'è dein lo cas de veni tota tiura. A cô è-te ?

— L'è à no, que fâ lo Sami. Mon pére mè l'a baillâ. Adan i'é de âi camerardo que la baillo à clli que derâii la pe grôcha dzanlhie. On ein a dza oyu dâi tote boûne et on sâ pas mé à cô faut baillî cllia bîte qu'onna... râva, po cein que pû pas dere cô a de la pe granta de clliâo dzanlhie.

— Quin bouîbo vo z'îte tot parâi, que lâo fâ lo régent. Dein mon dzouveno teimps, à voûtron âdzo, mè, ie ne savé pas cein que l'ètâi qu'onna dzanlhie !

Vo z'arâi faliu oûre clliâo recafâïe. Et lo Sami l'eimpougne lo tsat, lo bete dein lè bré âo régent et lâi fâ dinse :

— Lo minon l'è voûtro, régent. Lo vo baillo : l'è vo que vo z'âi de la pe grôcha dzanlhie !

Marc à Louis.

LE MIMOSA

EN plein hiver il nous apporte un sourire de printemps. Aux carrefours de nos grandes villes, les colporteuses en ont des bottes peines. Le mimosa égrène au long d'une tige flexible ses petites boules qui ont l'aspect d'une ouate d'or. Son parfum est délicat. Et sur la table de l'ouvrière ou dans les salons bourgeois, il met une note de poésie, il semble un défi au temps pluvieux et froid, portant en lui un peu du soleil méditerranéen.

Mais peu de gens connaissent la nature de cette fleur charmante.

En réalité, c'est un acacia. Son nom scientifique est *acacia mimosa.* Mimosa est un adjectif latin provenant du mot *mimus,* qui signifie « mime, comédien ».

On se demande bien ce que la gentille fleur a de commun avec un mime, un comédien.

Les réponses à cette question ne manquent pas. Les uns prétendent qu'on lui a donné ce nom à cause des formes diverses qu'affectent les différentes variétés de l'*acacia mimosa,* ressemblant ainsi au jeu et aux poses très diverses qu'affectent les comédiens.

D'autres assurent au contraire que ce nom curieux provient de la particularité que possèdent certaines espèces de mimosas : celle de changer d'aspect quand on en approche la main.

Mais tout ceci n'empêche pas ces petits grelots d'or d'égayer nos appartements pendant la désolation hivernale.

Un roublard. — Entendu dans une pension qui n'a pas la réputation d'engraisser ses pensionnaires :

— Je ne sais pas comment vous faites pour avoir si bonne mine ici, j'ai beau faire la cour à la maîtresse de pension et à ses filles, elle me laisse tout de même mourir de faim !

— Moi, je courtise la cuisinière ! fait le pensionnaire bien portant.

L'IMPOT

DEJA depuis longtemps, je suis en quête d'un pays inconnu, d'une île perdue dans l'immensité des flots, où la vie serait encore possible. Je veux dire où l'on pourrait vivre dans la sérénité, dans le calme, dans la paix, sans entendre bourdonner à ses oreilles les réclamations du fisc, les éternelles menaces de guerre, ces éternels préparatifs et ces éternels souvenirs perpétuellement ressassés de la dernière, qui finiraient par rendre neurasthénique un mirliton.

Eh bien ! ce pays heureux, ce pays fortuné existe, c'est le Lichtenstein, situé à notre frontière orientale. Jusqu'à présent, les habitants du Lichtenstein ne payaient pas d'impôts. Ils étaient heureux comme des poissons dans l'eau, par un beau soleil, quand la pêche est fermée, comme des oiseaux dans la plaine ou des chevreuils dans les bois, quand la chasse est prohibée. Or, ils ont eu dernièrement une grosse émotion. Pour leur apprendre sans doute ce que c'était que la civilisation, ils ont eu le désagrément d'être informés que, contrairement à la tradition, ils devaient désormais acquitter un petit impôt. Oh ! pas cher du tout, quelque chose comme dix francs par habitant.

Immédiatement, les esprits se sont aigris, les caractères se sont échauffés ; des murmures ont couru ; de mauvais projets ont bouillonné. Cette année, on les a informés que les ressources budgétaires de leur petit Etat permettraient de supprimer totalement cette taxe impopulaire. La joie est revenue, dans une population enviable et que grise le bonheur. La principauté de Lichtenstein, agricole et laborieuse, n'a pas pris part à la guerre mondiale de 1914. La dernière guerre à laquelle elle participa officiellement fut celle de l'Autriche, dont elle était l'alliée, contre la Prusse, en 1866; mais officiellement seulement, car le régiment du Lichtenstein, qui comprenait 80 hommes, n'arriva sur e champ de bataille que lorsque la guerre était depuis longtemps terminée.

Un pays où un receveur est un objet de curiosité, quel heureux pays ! Que le ciel doit y être bleu ! Que l'air doit y être pur ! On doit avoir l'impression d'y vivre dans un conte de fées. Je vais faire des démarches pour me faire naturaliser sujet du Lichtenstein; je n'aurai certainement rien à y perdre. E.

UNE DÉCEPTION

(Petit conte inédit).

ALLONS ! A table, les enfants ! J'entends papa qui monte.

Effectivement, le père Rochat entra, posa sa casquette au vestibule et se dirigea vers la cuisine d'où une bonne odeur de « frites » lui chatouillait agréablement les narines.

— Bonsoir ! Ça va ? Rien de nouveau ? La marmaille a été sage ?

— Oh bien, voilà. Comme ça, tout juste, fit la maman.

— Et toi, t'es fatigué, mon homme, dis ?

Ce court dialogue eut lieu dans le modeste logement occupé par le ménage Rochat, au cinquième d'une caserne locative, située tout au bout de la rue des Marronniers.

Un brave homme, ce père Rochat, bon ouvrier menuisier, régulier au travail. A chaque quinzaine, il apporte sa paie, après s'être accordé, à cette occasion seulement, une honnête picholette de « p'tit blanc ». Ce jour-là, également, il fit emplette de quelques modestes friandises chez le boulanger du coin, pour faire plaisir à ses deux enfants : Julot, gamin éveillé, un peu turbulent, mais un gentil gosse tout de même, puis sa préférée, Dédèle, gracieuse fillette aux yeux calins.

Le souper achevé, le père Rochat passa à la chambre et alluma sa pipe.

— Louise! C'est samedi, aujourd'hui. Le *Conteur* doit être venu.

— Mais oui, Jules. Il est sur l'étagère. J'y ai jeté un coup d'œil. Il est amusant, comme toujours.

Il fait bon, dans ce petit appartement propret, tandis qu'au dehors, la bise souffle par rafales brusques. Le père s'installe sous la lampe, avec son journal, tandis que les gosses, étalant leurs cahiers d'école, se mettent à étudier leurs leçons.

Tout en lisant, le père Rochat se met à siffloter.

— Tu es de bonne humeur, ce soir, Jules, remarqua sa femme, depuis la cuisine, où elle finit d'essuyer la vaisselle.

— Mais oui, répond son mari. J'ai fait du rabiot, aujourd'hui.

— Tiens ! Du rabiot ? Comment ça ?

— Tu es bien curieuse. Voilà. Ce matin, le patron m'a envoyé chez un vieux rentier, hors de ville, pour faire une cage à lapin. Je l'ai terminée ce soir. Comme je ramassais mes outils, le particulier s'est amené pour voir mon travail. Faut croire que ça lui plaisait.